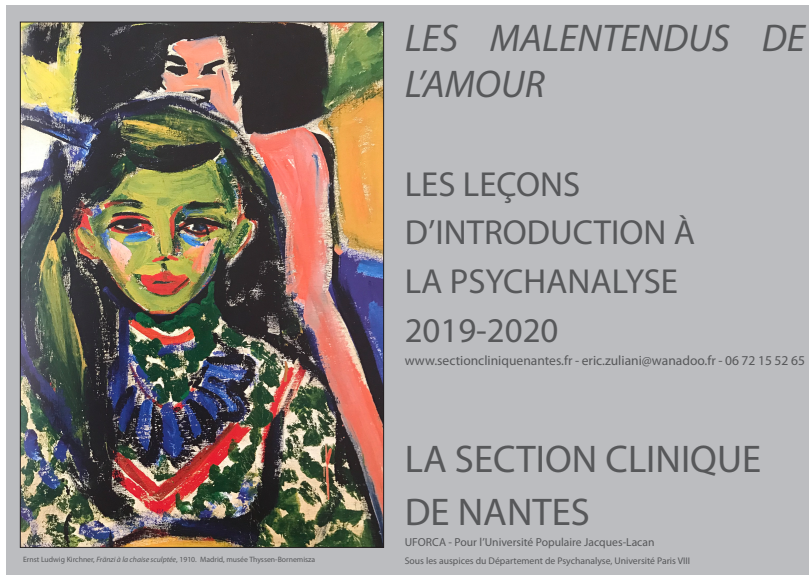




Les leçons d'introduction à la psychanalyse

2019-2020 :

Les malentendus
de l'amour

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance VII, mars 2020 : Chapitre 8, pages 83 à 94. – Le savoir et la vérité.

L'amour et le savoir, par Remi Lestien

Nous avons donné comme titre à cette leçon "L'amour et le savoir". Cette connexion très particulière, nous l'avons située sur le versant symbolique. Celui qu'on aime est celui à qui l'on suppose un savoir sur soi. C'est même le fondement d'un amour très particulier, celui du transfert.

Nous avons aussi rassemblé dans les passions de l'être l'Amour, la Haine et l'Ignorance, pointant par-là ces accointances de l'amour avec l'ignorance, mais tout aussi bien de l'amour avec la haine, et de la haine avec l'ignorance. Ces associations ne vont pas de soi et peut être même apparaissent-elles comme antinomiques.

Ces antinomies, qui n'appartiennent pas en propre au champ de la psychanalyse, s'en trouvent éclairées par son expérience. Dès le début du chapitre, Lacan attrape ces opposés par un néologisme : *hainamoration*. Il est construit sur l'homophonie avec un terme un peu désuet, le terme d'énamoration qui signifie que l'on est en train de tomber amoureux. C'est donc une équivoque orthographique qui souligne l'intérêt majeur de l'écriture. Cela fait plusieurs fois qu'Éric Zuliani, Françoise Pilet et moi-même insistons sur la visée de l'interprétation analytique, qui est au fond d'apprendre à bien lire, et pour cela d'en passer par la lettre, et donc l'écriture.

Nous allons développer ces antinomies et nous vérifierons que les jeux de Lacan avec les mots ne sont pas de simples manipulations à but ludique, mais une manière de donner du poids à la substance jouissante des mots, cette substance qui est issue de la connexion entre les signifiants et le corps vivant.

*C'est là que l'analyse nous incite à ce rappel qu'on ne connaît pas d'amour sans haine.*¹

Haine et amour

Le propos de Lacan n'est pas de rappeler ce que tout un chacun connaît bien, le possible basculement de l'un dans l'autre. Non, ici la haine est d'emblée concernée dès que l'amour entre en jeu. Et Lacan précise bien qu'il ne s'agit pas d'une ambivalence qui désignerait un mélange des deux affects. Au contraire, dès que l'amour se présente, la haine est à son envers, comme sur une bande de Moëbius. Allons y voir de plus près.

Remarquons-le : dans le cadre de l'hainamoration, on ne peut haïr quelqu'un que l'on n'aime pas — l'un ne va pas sans l'autre. Ce qui implique que l'indifférence est étrangère à la haine, comme à l'amour bien sûr. Avec cette simple conséquence, comme le rappelait Éric Zoliani la dernière fois, que la haine constitue comme sujet l'autre à qui elle s'adresse.

Mais qu'en est-il de cette haine qui est présente dès que l'on tombe amoureux ? Cela va contre le sens commun, et c'est pourtant ce que nous apprend l'expérience analytique : l'amour vise l'être, mais ne veut rien savoir de cet être — cet être, l'amour le voile. C'est même par ce voile que l'amour fait suppléance au non-rapport sexuel, et nous permet de nous approcher de cet autre et de son corps, et donc de sa jouissance. Cette proximité avec la jouissance nous expose à la rencontre de cette part obscure, totalement étrangère, dont nous cherchons à nous protéger. La psychanalyse nous apprend que cette part obscure de l'autre renvoie à une autre part obscure, celle qui réside en nous-même, et dont nous ne voudrions ne rien savoir. Ce que l'amour voile finalement, c'est une zone qui n'est ni tout à fait dans le sujet ni tout à fait chez l'autre. Pour désigner cette zone, Lacan a proposé le terme d'*extimité* : le plus intime de notre être est en même temps ce qui nous est le plus étranger. Cet étranger en notre plus intime n'est désigné que par une lettre, *a*. Extime, l'objet *a* se situe donc à la fois en nous-même et en notre prochain.

Disons-le, la suppléance de l'amour est aussi bien une défense contre un danger, le danger de la pulsion de mort à laquelle chacun a affaire.

Dans le film de Michel Deville dont je vous ai déjà parlé, *Raphaël ou le débauché*, je n'avais qu'évoqué le second personnage, Aurore, une très belle femme, indifférente aux hommes. La rencontre de Raphaël, homme libertin et débauché, déclenche son amour. Cet amour, superbement dédaigné par l'homme, la laisse ravagée. La suppléance de l'amour faisant défaut, elle est renvoyée à son insu à une part ignorée d'elle-même. La haine d'elle-même se manifestera chez cette femme prude et pieuse par une pathétique dérégulation dans la prostitution, par laquelle elle tente de rejoindre malgré tout l'être de l'aimé. Cette soumission à la pulsion de mort rencontrera une limite, et elle se résoudra finalement à se retourner vers la passion de l'ignorance, en choisissant de faire un mariage de convenance. Mariage dont la vérité sera révélée par le suicide de Raphaël au cours même de celui-ci.

Aurore, la magnifique Françoise Fabian, n'est pas sujet d'une quelconque ambivalence mais aux prises avec un amour qui échoue à voiler la haine de soi.

¹ J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 84.

Le prochain

Cette hainamoration met au premier plan le plus proche du sujet qui aime, ce que l'on appelle *le prochain*. Et c'est chez lui plutôt qu'en nous-même que nous préférons repérer cette part obscure, ambigüe, inavouable. Le prochain devient inquiétant, et pour assurer le lien social il faut tout l'arsenal des règles symboliques, comme par exemple ce que l'on désigne comme savoir-vivre ou politesse. La trop grande proximité avec le prochain peut faire vaciller ce réglage symbolique, et les salamalecs effectués pour s'en dépêtrer prennent un tour parfois amusant, parfois insupportable en ce qu'ils révèlent ce qu'ils étaient censés voiler.

Freud disait que le commandement chrétien « Aime ton prochain comme toi-même » lui était particulièrement insupportable.

La haine trouve à se localiser dans cette étrangeté repérée chez l'autre — dans la petite différence. On ne hait jamais plus que celui qui nous ressemble. Le moindre détail est mis à profit pour se démarquer — une caractéristique anatomique ou vestimentaire, une modalité de faire la fête ou de parler.... L'autre ne mange pas comme nous, il ne sent pas comme nous, il n'a pas les mêmes manières que nous, il est vulgaire. En vérité, tous ces rejets de l'autre ne disent qu'une seule chose : l'autre ne jouit pas comme nous.

La psychanalyse montre que la haine du prochain ne fait que camoufler la haine de soi-même.

Mais aussi cette haine donne une place à l'autre : en son envers, l'amour, elle anime le lien social. Car le lien social est aussi discours d'amour, quelle qu'en soit la forme : liens familiaux, idéologie commune, religion ou régime politique.

Finalement, le lien social tient à un habillage de l'être. Il faut la complexité d'une articulation de semblants imaginaires et symboliques pour permettre aux humains d'accepter de vivre ensemble. *L'amour (...) s'adresse au semblant*²...

Ce lien social, Lacan l'a appelé *discours*.

Quand la haine fait symptôme

La situation est toute autre quand l'amour ne fait plus discours. Quand l'insupportable de l'autre l'emporte sur toute possibilité de dialectique, il ne reste que la haine déconnectée de son lien avec l'amour. À mesure que le lien social se défait, l'insupportable proximité avec la jouissance de l'autre peut donner lieu à des déchainements collectifs — l'histoire en est émaillée.

Pour revenir dans le champ du cinéma, je voudrais évoquer le film de Bong Joon Ho, *Parasite*. L'odeur, soit le plus intime de l'être, devient le support de la plus incroyable scène de tuerie vengeresse. Le 'je ne peux pas le sentir' prend ici des proportions qui dépassent la simple distinction sociale, en donnant au spectateur une séquence d'une incroyable et brûlante beauté plastique — bonheur et horreur mélangés.

² Encore, p. 85 : « *L'amour (...) s'adresse au semblant et s'il est vrai que l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler au a cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse (...) il répond à quelque imaginaire (...) ce n'est que l'habillement de l'image de soi qui vient envelopper l'objet cause du désir.* »

Cette haine pure, qui n'est pas l'hainamoration, fonde le racisme.

La révolution scientifique a bouleversé et bouleverse toujours plus les équilibres ancestraux en minant toutes les idéologies. Les rapports entre humains ne sont plus réglés par la loi symbolique mais par le *diktat* du corps vivant, qui impose ses jouissances.

Cette désinsertion du lien social entraîne une ségrégation, et son mouvement contraire le forçage de l'inclusion. C'est alors le mode de jouir qui supporte l'identification, et non plus l'idéologie commune qui fédère. Malheur à ceux qui font miroiter la pureté de l'être ou les racines communes, ils ne font que dénuder ces semblants en révélant l'inhumaine agressivité qui s'empare des groupes sociaux. C'est ce que précise Lacan quand il nous dit qu'*Une haine solide ça s'adresse à l'être*³. Ce racisme est d'une consternante actualité — il envahit le monde et c'est la dignité de la dimension politique que de se consacrer à faire vivre le lien social.

Haine de soi et vérité

Si le sujet accepte de quitter le champ imaginaire du narcissisme — j'aime l'autre parce qu'il m'aime —, il devra dans l'amour se confronter à une épreuve de vérité : car l'amour concerne son être. C'est parfois ce que l'on exige de l'autre aimé, qu'il nous révèle toute sa vérité, tout en souhaitant que cette vérité soit belle et qu'elle ne menace pas les bases de cet amour. Cette visée ne s'adresse de fait qu'aux semblants d'être que sont les objets petit *a* — bref ce qui est visé, c'est une vérité qui nous protège de la haine.

Dans l'analyse, la visée est également de retrouver sa vérité. Mais il faudra alors aller jusqu'à se confronter à un douloureux paradoxe, celui par lequel cette vérité avoisine avec le noyau de haine de soi. C'est ce que précise Lacan : *que l'être comme tel provoque la haine n'est pas exclu*⁴.

On comprend que l'amour de transfert et la supposition de savoir qu'il implique soient des supports indispensables pour reconnaître cette haine que chacun recèle.

Quelques mots sur la vérité (en psychanalyse)

La vérité est inhérente au champ du langage et fait miroiter mensonge et erreur. C'est le premier plan de la vérité, dans le domaine du sens. Et Lacan a toujours insisté pour faire apercevoir que la vérité était dévoilement, dévoilement pour lequel on ne saurait concevoir une garantie venant de l'Autre. Il n'y a pas de garantie dans l'Autre, il n'y a pas de métalangage dans lequel pourrait se dire la vérité de ce qui se dit ; la vérité ne peut se dire qu'entre les lignes.

Depuis quelques séminaires, Lacan explore les racines de la vérité, et il les situe dans la jouissance. La vérité à partie liée avec la haine de soi et vise le réel⁵. *“Le vrai, alors c'est cela. À ceci près que ça ne s'atteint jamais que par des voies tordues”*.⁶

³ Id., p. 91.

⁴ Id.

⁵ J. Lacan. « Télévision », *Autres Écrits*, Seuil p. 509 : *La vérité (...) La dire toute, c'est impossible matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel.*

⁶ *Encore*, p. 87 et 88.

Néanmoins cette vérité, il nous faut bien l'interroger pour en savoir un bout. *Quant-à l'analyse, si elle se pose d'une présomption, c'est bien de celle-ci, qu'il puisse se constituer de son expérience un savoir sur la vérité.*⁷

À partir de la vérité, nous voilà renvoyés à la question du savoir. Depuis le début de cette année nous avons conjoint amour, haine et ignorance comme un trio inséparable. Pour l'amour, disons qu'il se développe à l'abri d'un savoir supposé, dans une passion d'ignorance. Quant à la haine elle est fondée sur une ignorance identique, mais plus radicale. L'analyse propose d'aller voir à l'envers de l'ignorance ce que haine et amour recèlent de savoir.

Il va donc s'agir de passer de l'amour de ce savoir supposé à un désir de savoir.

Savoir et vérité

Reprenons donc ce qu'il en est de ce savoir très particulier que l'on espère lorsque l'on va tenter, analysant ou analyste, de faire une psychanalyse.

En préambule, je peux vous faire une confidence sur ma manière de lire Lacan. Chaque fois que je prends à bras le corps un chapitre du séminaire ou un texte de Lacan, je me mets dans la disponibilité de faire comme si toute ma propre analyse pouvait se trouver éclairée par ce que je lis. Comme si un point de mon être pouvait s'en trouver découvert. En clair, j'y cherche du savoir, et je suppose qu'il y a une intention latente.

Je vais donc extraire de ce chapitre quelques pépites qui peuvent éclairer cette interface entre savoir et vérité dans l'amour.

Le sujet habite le langage

Avec Freud, *l'analyse est venue nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel.*⁸

L'être humain habite le langage, et cet être même est tissé des effets du signifiant sur le corps. Avec ce séminaire, Lacan insiste sur une distinction précieuse qu'il est allé prendre dans l'œuvre de Marx : le langage a à la fois une fonction d'échange et une fonction d'usage – dans l'échange, cela tire vers la signification, et dans l'usage, vers la satisfaction. Nous retrouvons dans cette valeur de satisfaction ce que Lacan avait développé avec la *substance jouissante*. Mais il a aussi inventé un mot pour rendre compte de cet usage, quand il a unique fonction de jouissance : la *lalangue*. Les néologismes lacaniens comme *hainamoration*, *extimité*, *beau-côût*, *mé-prix* en donnent une idée.

Le savoir et l'Autre

*Il y a du savoir qui se supporte du signifiant comme tel.*⁹

Revenons d'abord sur ce mot de « savoir ». Disons tout de suite que chez Lacan, il n'a rien à voir avec le contenu d'une bibliothèque, ni même avec ce qui a été appris à l'école ou au cours de toute notre vie.

⁷ Id. p. 84.

⁸ Id. p. 88.

⁹ Id. p. 88.

Lacan utilise plutôt la métaphore de la toile d'araignée comme *la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans issue, qui montre le réel accédant au symbolique*.¹⁰

Cette trame de savoir est le support de nos fantasmes, de nos actes manqués et de nos symptômes. Ce savoir n'est donc pas fait des pensées que nous produisons et que nous croyons maîtriser. C'est au contraire à partir de cette trame que prolifèrent nos pensées et cela va dans tous les sens, depuis la fulgurance de l'intelligence jusqu'à des pensées que nous voudrions ignorer, en passant par le ressassement....

C'est un savoir qui fait que *Nous sommes les marionnettes d'un discours dont la syntaxe préexiste à toute inscription subjective*.¹¹

Ce savoir inconscient s'articule dans la dimension de l'Autre. Il y a un savoir déjà là chez l'Autre dont se suppose l'amour du transfert. Cela commence par l'idée que l'Autre en sait un bout sur nous et cela persiste dans l'idée que du savoir peut s'ordonner dans l'Autre. De cette supposition on attend beaucoup – et d'abord le plus souvent on en attend d'aller mieux ! C'est de cette supposition qu'il faudra progressivement se défaire en transformant l'amour de savoir en désir de savoir.

L'analyse du rêve et les équivoques

Si l'on y fait bien attention, ce que Freud apporte à la civilisation est inouï. Toutes nos manifestations symptomatiques, tous nos petits ou grands actes de la vie quotidienne recèlent un savoir déjà-là, *et une intention* — avec Lacan on peut parler d'un dire sous-jacent au dit.

C'est flagrant avec le rêve qui se révèle comme une écriture de hiéroglyphes qu'il faut apprendre à lire. C'est un message crypté qu'il faut déchiffrer. *Un rêve, ça n'introduit à aucune expérience insondable, à aucune mystique, ça se lit dans ce qui s'en dit, et qu'on pourra aller plus loin à en prendre les équivoques au sens le plus anagrammatiques du mot*.¹²

Cela ne renvoie à aucun ésotérisme, ni surtout à la moindre symbolique. Tout au contraire il faut recourir à un déchiffrement qui suppose une intention – ce que l'on appelle le désir inconscient.

La question qu'il faut se poser est non pas *qu'est-ce que ça veut dire, mais : qu'est-ce que à dire, ça veut ?*¹³ Et pour cela, il faut se servir de toutes les ressources de la langue, jusqu'au bout de la moindre équivoque anagrammatique¹⁴ – ici, il fait allusion aux recherches cachées que le grand linguiste Ferdinand de Saussure faisait sur le vers saturnien dans la poésie homérique, parallèlement à ses travaux universitaires.

Quelques mots sur cette poésie et sur l'intérêt qu'y portait Ferdinand de Saussure.

¹⁰ Id. p. 86. La citation en entier : *Ce travail de texte qui sort du ventre de l'araignée, sa toile. Fonction vraiment miraculeuse, à voir, de la surface même surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans issue, qui montre le réel accédant au symbolique*.

¹¹ J.-A. Miller, « Enseignements de la présentation de malade », *Ornicar ?* n° 10, juillet 1977, p. 21.

¹² *Encore*, p. 88.

¹³ J. Lacan, *Le séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, Texte établi par Jacques Alain Miller, p. 198.

¹⁴ J. Lacan, « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 490 : « Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister. »

Ferdinand de Saussure se demandait si cette primitive poésie latine était purement gratuite, ou si on pouvait y trouver une intention de signification. Ces vers, apparus au cours du troisième siècle avant JC, sont en effet bien mystérieux — ils sont issus de la plus ancienne poésie romaine, qui était sans doute adressée au dieu Saturne —, mais on ne connaît pratiquement pas quel était son intérêt pour les Romains, ni à quoi ils servaient.

Ce qui impressionne et intéresse de Saussure, c'est qu'il y retrouve une véritable structure, une construction appuyée sur des itérations phoniques et la pratique d'anagrammes. Torturé par la peur d'émettre des hypothèses farfelues, il écrit en novembre 1906 à celui qui tient la chaire de linguistique au collège de France, Antoine Meillet, pour lui soumettre son questionnement : est-il possible de reconnaître une intention latente et subliminale dans la création et dans le maintien des structures poétiques ?

Jakobson commente longuement cette lettre¹⁵ et témoigne ainsi de son attachement à ces recherches — Lacan n'a plus qu'à souligner que ce qui manquait à de Saussure pour confirmer ses hypothèses, c'était la découverte freudienne.

Jouissance du savoir

Ceux et celles qui ont fait l'expérience analytique savent que le savoir de la jouissance n'est pas facilement accessible. Cela coûte dans tous les sens du terme — et d'abord cela coûte en temps. En effet il faut du temps pour que l'amour de transfert devienne désir, il faut permettre que la jouissance condescende au désir. Le savoir dont il est question est en effet moyen de jouissance, tant dans son exercice que dans son acquisition.

*Car la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition.*¹⁶

C'est au sujet en analyse de faire la coûteuse expérience de passer de l'échange à l'usage — soit de revenir sur la laborieuse acquisition de ces savoirs (inconscients) tout au long de son existence. Lacan s'amuse avec des jeux de mots — beau-coût, mé-prix. Ce qui revient à dire qu'il y faut mettre du sien pour revenir sur cette acquisition qui s'est abâtardie dans l'échange et le lien social. On peut même dire que le sujet résulte de cette acquisition — l'expression lacanienne de *parlêtre* le dira plus explicitement.

*Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà du savoir, et dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre.*¹⁷

Si ce savoir est à apprendre, ce ne peut être sur le modèle de l'école. Malheur à l'analyste qui dans sa pratique voudrait enseigner. *Il n'y a qu'à regarder, pour voir que, partout où on ne les retrouve pas, ces savoirs, se les être fait entrer dans la peau par de dures expériences, ça*

¹⁵ R. Jakobson, « La première Lettre de Ferdinand de Saussure sur les anagrammes », *Homme*, année 1971, 11-2, pp. 15-24. https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1971_num_11_2_367176

¹⁶ *Encore*, p. 89.

¹⁷ *Id.*

*retombe sec. Ça ne s'importe, ni ne s'exporte. Il n'y a pas d'information qui tienne, sinon de la mesure d'un formé à l'usage.*¹⁸

Nous voyons là se distinguer la psychanalyse de toute psychothérapie qui même à son corps défendant promeut la suggestion.

L'objet petit a : semblant d'être

Avant de conclure, encore un mot sur la substance jouissance et le but d'une psychanalyse – extraire par le signifiant ce que Lacan appelle objet petit a . Le signifiant introduit la question de l'être, de la substance jouissance – mais du même pas, en tant que tel il la rend inaccessible : car en effet le langage en lui-même ne décerne jamais que du semblant d'être, et ce à n'importe quoi, pensons par exemple à la licorne ou au dahu. Décerner de l'être à quelque chose, ce n'est pas en établir son existence.

Alors qu'en est-il de l'objet petit a ? Lacan nous prévient qu'il y a une grande affinité du petit a à son enveloppe.¹⁹ L'enveloppe de petit a , qu'elle soit imaginaire ou symbolique, soutient les identifications, soit une manière d'être dans le monde. Ce sont bien ces identifications qu'il faut faire tomber pour retrouver le noyau d'existence qui échappe au signifiant et à l'image.

L'amour, *sur son versant réel*, est ce qui permet au sujet de coordonner sa jouissance à une expérience signifiante : l'analyse vise le réel, et non le sens.

S'exposer à la rencontre, et à la surprise

Je profite d'une allusion de Lacan à l'ordinateur²⁰ pour évoquer le film de Spike Jonze, *Her*, qui raconte les amours d'un homme avec une intelligence artificielle.

Théodore est en plein divorce. Ce jeune homme, qui exerce le curieux métier d'écrivain de lettres d'amour, a peu d'amis et encore moins de loisirs. Pour se désennuyer, il installe sur son téléphone un logiciel prénommé Samantha. C'est donc avec cette voix qu'il va communiquer et ressentir assez rapidement de l'amour pour "celle" qui le comprend si bien. Cette voix si belle et chaleureuse sait l'écouter, et à toute heure du jour ou de la nuit lui prodigue bons conseils et modalités de satisfaction.

Voilà une manière pour un homme de satisfaire ses fantasmes en s'accaparant la femme à partir d'un fétiche : sa voix.

Mais l'amour s'en mêle, et recherchant une corporéité derrière cette voix, il tombe sur un vide dévoilé par l'aveu que l'ordinateur est en contact simultanément avec 8316 autres personnes. Le logiciel lui avoue même être amoureux de 641 d'entre elles.

¹⁸ Id. p. 89.

¹⁹ Id. p. 85 : « (...) l'affinité du a à son enveloppe est un de ces joints majeurs à avoir été avancés par la psychanalyse. C'est pour nous le point de suspicion qu'elle introduit essentiellement. »

²⁰ Id. p. 89. : « Bien sûr qu'il y a des choses qui courent et qui ont tout à fait l'air de marcher comme des petites machines — on appelle ça des ordinateurs. Qu'un ordinateur pense, moi je le veux bien. Mais qu'il sache, qui est-ce qui va le dire ? Car la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est le même que celle de son acquisition. »

“... qu’il pense pourquoi pas, mais qu’il sache, qui est-ce qui va le dire ?”²¹

Le film ne répond pas directement à l’objection majeure de Lacan — Samantha en fait l’impasse, en donnant consistance anthropomorphe à la belle voix de Scarlett Johansson. Certes cette voix pense à qui mieux mieux, mais sait-elle qui est-ce qui parle ? Lacan objecte à un ordinateur qui le saurait, que la question de la pulsion de mort y est impensable. La voix fait bien ici fonction d’objet *a*, mais d’un objet qui n’est semblant d’aucun être.

La multitude évoquée par Samantha ne renvoie pas au corps de l’Autre ; ce corps qui est nécessairement convoqué quand le désir entre en jeu. Tout s’effondre, et le sujet ira plus sagement à la rencontre de sa voisine qui est dans la même situation que lui, c’est-à-dire abandonnée par son compagnon. Commencera pour lui une nouvelle façon de partager sa solitude. Quand la jouissance cesse d’être purement fantasmatique, elle doit se déplacer vers une femme de chair — avec une femme qui lui serve de partenaire symptôme.

Plutôt le symptôme et son savoir que l’ordinateur et ses pensées.

Remi Lestien

²¹ Id. p. 89.